JEAN RICHEPIN 1849–1926

Les Vieux Astres — Le Soleil et la Terre

« O mon épouse, ô ma maîtresse,
Pauvre Terre au front abattu,
Te souviens-tu de notre ivresse
Des temps passés, t'en souviens-tu ?
Quand dans l'azur clair et sans ride
J'agrafais ma riche chlamyde
Aux plis d'argent fondu splendide
Qui t'embrasaient de rayons blancs,
Tu voyais flamboyer ma face
Et dans l'éblouissant espace
Aux baisers de l'amant qui passe
Tu sentais se gonfler tes flancs.

— Quelle est donc cette voix qui râle ?
Est-ce toi, Soleil, ô mon roi ?
Hélas ! sous ta caresse pâle
Mon front livide reste froid.
Laisse-moi ! Que la mort jalouse
Au fond de l'infini me couse !
Je ne suis plus ta jeune épouse
Et tu n'es plus mon jeune amant.
L'azur, notre ancien sanctuaire,
Me semble un caveau mortuaire
Où sous les plis lourds du suaire
Nous frissonnons lugubrement.

— O Terre, souviens-toi quand même !
Ne reste pas sourde à ma voix.
Il n’est plus personne qui m’aime,
Et tu m’aimais tant autrefois !
Malgré la vieillesse ennemie,
Réveille-toi, belle endormie !
Si tu n’es plus qu’une momie
Et moi qu’un lampion sans feu,
Avant que la mort nous entraîne
Rappelons-nous l’heure sereine
Où la Terre était une reine,
Où le Soleil était un dieu.

— Nous ne savions rien de la vie
Alors, nous étions triomphants,
Le regard pur, l’âme ravie,
Gais comme les petits enfants.
Vêtus de printemps et d’aurore,
Nous ne connaissions pas encore
Que le vieux père Temps dévore
Ses pauvres fils les univers ;
Nous vivions sans croire qu’on souffre,
Dans le jardin du ciel, ce gouffre,
Toi papillon d’or et de soufre,
Moi fleur brune aux pétales verts.

— Oh ! qu'un nouveau cycle renaisse
Pour nous rendre un nouveau destin,
Pour que notre fraîche jeunesse
Recommence un autre matin,
Pour que le bois, le mont, la plaine,
La campagne de moissons pleine,
La brise à l'odorante haleine,
Les flots bleus sous le ciel vermeil,
Pour que la nature infinie
Dans une éclatante harmonie
Chante encor l'union bénie
De la Terre avec le Soleil !

— Par les cimes, par les nuées,
Nous échangions des baisers d'or ;
Mais ces lèvres exténuées,
Quand pourrons-nous les joindre encor ?
Maintenant les cimes sont nues.
Plus de lumière dans les nues,
Plus de chants ! Des voix inconnues
Braillent dans l'air qui fume et bout.
C'est le cri de la ville immense,
Plein de blasphème et de démence ;
C'est le travail qui recommence,
Et voici que l'homme est debout. »

En effet, au milieu de la campagne morte,
Énergique et vivant, Paris s'était levé.
Comme de l'eau bourbeuse et qu'un torrent emporte,
Des flots d'hommes déjà roulaient sur le pavé.

Las d'hier, le front lourd, les bras noirs, la peau hâve,
A l'œuvre, ouvrier, va ! Le travail carnassier,
Pour graisser sa machine avec ton sang d'esclave,
Tord tes muscles de chair dans ses muscles d'acier.

Mais, pour prix des sueurs dans ces prisons infâmes,
Entendez-vous la voix que le monstre excité
Fait ronfler dans sa gorge en vomissant des flammes ?
C’est un hymne d’orgueil que rugit la cité.